

Nous sommes rassemblés aujourd'hui, 11 mars 2022, pour rendre hommage aux victimes du terrorisme, à tous ceux qui ont versé le sang sur le sol de la France, sur les terres d'Europe, partout dans le monde.

Cette date, choisie par l'Union européenne en souvenir de l'attentat commis à Madrid à la gare d'Atocha, le 11 mars 2004, nous rassemble aujourd'hui, en France et par-delà les frontières.

La commémoration est d'abord ce que la Nation doit à tous ceux qui ont été balayés par la violence du terrorisme, à ceux qui se sont relevés meurtris, à ceux qui ne se relèveront pas.

Les terroristes tuent de manière aveugle. Ils cherchent à supprimer jusqu'aux traces même des existences fauchées. Nous devons nous souvenir ensemble sans relâche de chaque personne, chaque nom, chaque visage.

Nous n'oublierons jamais tous ces prénoms, tous ces talents, tous ces espoirs qui ont laissé au flanc de notre pays une plaie grande ouverte.

Cette commémoration marque aussi notre reconnaissance envers ces femmes et ces hommes qui ont sauvé, secouru, soigné, aidé, accompagné. Sauveteurs, forces de l'ordre, élus ou passants anonymes, tous ceux qui, lorsque nous avons été frappés au cœur, ont formé d'un seul élan une grande chaîne fraternelle de solidarité.

Cette journée est la preuve que les terroristes ont échoué à anéantir la promesse républicaine. Ils voulaient paralyser, ils nous ont galvanisés. Ils voulaient diviser, ils nous ont unis. Ils cherchaient à nier la valeur même de l'existence humaine, ils n'ont réussi qu'à décupler l'envie de vivre de femmes, et d'hommes, fiers d'être libres.

L'année passée, je vous avais lu la lettre ouverte « Vous n'aurez pas ma haine » écrite par Antoine Leiris après la mort de sa femme, Hélène, le 13 novembre 2015 au Bataclan. Aujourd'hui, j'aimerais vous partager un autre texte d'Antoine Leiris, qu'il a écrit après l'attentat de Nice, le 14 juillet 2016.

Message intime et universel, de douleur et d'espoir, ce témoignage exprime avec force l'effroi qui nous saisit face au terrorisme mais aussi la force qui nous unit pour le combattre.

« Je ne supporte plus l'odeur des bougies. Elle me donne envie de vomir. À Nice, à Paris, à Orlando, à Istanbul, à Bruxelles, et partout où ils ont semé la mort, ce sont les mêmes scènes. Les mêmes portraits accrochés. Les mêmes fleurs déposées. Les mêmes bougies allumées. Et cette odeur âcre qui me laisse dans la bouche le goût du sang versé.

Je pensais ne plus avoir assez de larmes. Je pensais que le pire était passé. Je pensais m'être habitué. Je me trompais. À chaque nouvelle attaque j'ai pleuré. Ils étaient des hommes, des femmes, des enfants. Ils avaient des envies, des peurs, des désirs, une vie. Ils sont morts. Et nous allumons une bougie.

Contre un camion lancé à pleine vitesse, contre des Kalachnikovs chargées de rancœur, contre des explosifs prêts à sauter, c'est peu une bougie. Pourtant c'est une arme plus puissante que toutes celles qu'ils pourront utiliser. Parce que le jour ou la mort de l'autre nous laissera sans réaction, le jour où nous n'allumerons plus de bougies, nous serons devenus comme eux.

Des êtres sans peur face à la mort. Mais pour ne pas craindre la mort, il faut trembler de peur devant la vie. Alors craignons la mort et embrassons la vie. Dès le lendemain j'ai allumé une bougie que j'ai posée sur le rebord de ma fenêtre. Elle brûle encore aujourd'hui. Elle me rappelle l'odeur de la peur, de la haine, du renoncement. Elle me rappelle l'urgence de la vie. »

*Antoine Leiris, texte publié dans Le Monde, 15 juillet*